

À chacun son passé

Claude Beausoleil, *Fort Sauvage*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1994, 128 p., 15,95 \$.

Robert Gagnon, *La thèse*, Montréal, Quinze, 1994, 240 p., 17,95 \$

Nicole Houde, *Les oiseaux de Saint-John Perse*, Montréal, la Pleine Lune, 1994, 204 p., 19,95\$

Micheline La France, *Le visage d'Antoine Rivière*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1994, 208 p., 18 95 \$.

Frédéric Martin

Number 77, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38476ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

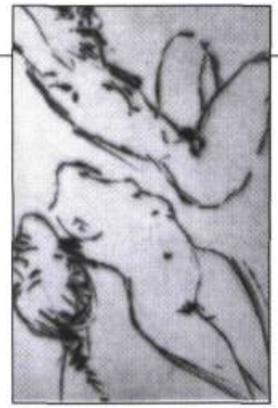
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, F. (1995). Review of [À chacun son passé / Claude Beausoleil, *Fort Sauvage*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1994, 128 p., 15,95 \$ / Robert Gagnon, *La thèse*, Montréal, Quinze, 1994, 240 p., 17,95 \$ / Nicole Houde, *Les oiseaux de Saint-John Perse*, Montréal, la Pleine Lune, 1994, 204 p., 19,95\$ / Micheline La France, *Le visage d'Antoine Rivière*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1994, 208 p., 18 95 \$.] *Lettres québécoises*, (77), 16–17.

Claude Beausoleil, *Fort Sauvage*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Fictions», 1994, 128 p., 15,95 \$.
 Robert Gagnon, *La thèse*, Montréal, Quinze, 1994, 240 p., 17,95 \$.
 Nicole Houde, *Les oiseaux de Saint-John Perse*, Montréal, la Pleine Lune, 1994, 204 p., 19,95\$.
 Micheline La France, *Le visage d'Antoine Rivière*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Fictions», 1994, 208 p., 18 95 \$.



À chacun son passé

Les écrivains québécois aiment retourner en arrière, que ce soit par la médiation du roman historique ou en dissertant sur le thème de la mémoire. Doit-on y voir le symptôme d'une identité collective qui se cherche encore ?

ROMAN
Frédéric Martin

POUR SON PREMIER ROMAN, CLAUDE BEAUSOLEIL, connu pour une œuvre poétique prolifique, nous ramène en plein XVIII^e siècle, dans la région de Sault-Sainte-Marie; Robert Gagnon, lauréat du prix Robert-Cliche 1994, «enquête» dans le milieu universitaire des années trente; Nicole Houde nous entretient d'un couple âgé dont la vie présente se mélange aux souvenirs; Antoine Rivière, le héros amnésique du roman de Micheline La France, cherche à renouer les fils de ses deux existences, celles d'avant et d'après l'accident qui lui fit perdre la mémoire... Tous voyages dans le temps censés mener où ? En ce qui concerne les deux écrivaines, la réponse n'est pas évidente; mais il est vrai, aussi, que l'on a du mal à établir quel projet, quelle intention commandent à ces récits : la seule envie d'écrire, peut-être ?

Bien qu'ils nous livrent chacun un roman écrit en mineur, qui ne bouleverse en rien le monde littéraire, Gagnon et Beausoleil possèdent au moins ce qui manque tant aux deux autres. C'est un début. Mais ça n'est sûrement pas assez.

Les hivers de Jean-Baptiste

Fort Sauvage, la première incursion du poète Beausoleil dans le genre romanesque, colle bien à notre période préférée.

C'est l'histoire de Jean-Baptiste Cadot, «dernier commandant français du fort Sauvage», né à Batiscan en 1723. Dans son poste situé au confluent des Grands Lacs, et qu'oublie peu à peu le reste de l'Amérique qui a d'autres chats à fouetter, Cadot attend. L'ennemi reviendra, pense cet homme entièrement voué à la défense de la culture française.

Cadot attend, rêve, délire et se souvient.

Ils étaient dix hommes envoyés au fort Sauvage pour maintenir une présence française dans la région de Sault-Sainte-Marie. L'ennemi, subitement, est là, qui leur ordonne de baisser pavillon, car «le roi de France a perdu la guerre et cédé sa colonie au roi d'Angleterre». Le fort Sauvage, défendu par une garnison dérisoire, devient dès lors le «lieu de la résistance». Au fil du temps scandé par l'hiver, cette saison

«vorace», de «silence blanc», ils sont neuf hommes, puis huit, puis trois... Puis un jour Cadot est seul, seul à toujours attendre l'ennemi, seul à se battre pour son rêve quand Québec, depuis longtemps, a abdiqué.

Il y a de superbes pages, dans ce livre, des pages poétiques et sobres qui parlent de l'hiver, ce rempart étanche contre l'«ennemi» et le réel qui est tout à la fois enfer et paradis de glace, et racontent le rêve fou de Cadot dans sa solitude exaltée. Cadot, commandant sans armée, don Quichotte rebelle d'une seule cause, à lui seul porte-étendard du pays qui sera français ou ne sera pas... À force, c'est un peu trop, dans le genre Vigneault et Nelligan (celui de *Soir d'hiver*, «Ah! comme la neige a neigé», parce qu'il est celui, n'est-ce pas, qui nous «interpelle» le plus) mêlés à une défense et illustration tous azimuts de la culture française — son origine, son destin, sa pérennité, sa «survivance» — en terre d'Amérique. En outre, le didactisme un peu lourd n'est pas sans rappeler le discours des chantres du pays, et je ne suis pas sûr que la littérature québécoise doive retourner à cela. Sauvé par l'écriture, pourrait-on dire de ce roman.

Les mânes de Marie-Victorin

Le style de *La thèse*, autre roman historique, se situe à mille lieues des envolées poétiques de Beausoleil. Mais on ne peut déceimment en vouloir à son auteur, Robert Gagnon, historien (il enseigne l'histoire des sciences à l'École polytechnique de Montréal et est l'auteur d'une *Histoire de l'École polytechnique. La montée des ingénieurs francophones*, parue chez Boréal en 1991) avant que d'être écrivain. Ce récit fait du reste un Robert-Cliche tout à fait convenable, un peu dans la lignée de celui de l'année précédente (*Le quatrième roi mage*, de Jacques Desautels), ne serait-ce que parce que Gagnon utilise lui aussi son champ de spécialisation comme matière romanesque.

Printemps 1990. L'historien François Cournoyer fait une découverte qui pourrait avoir d'importantes conséquences pour le monde universitaire.



Robert Gagnon

Comme point de départ du récit, un événement authentique : la première thèse de doctorat en sciences (le sujet : les astragales du Québec) décernée par l'Université de Montréal, en 1934. L'auteur en était Jacques Rousseau (rebaptisé ici Jacques Dumouchel), qui deviendra LE botaniste et ethnologue du Nord québécois, et son directeur, nul autre que le célèbre frère Marie-Victorin, auteur, en 1935, du fameux *Flore laurentienne*. La thèse était brillante mais l'un des membres du jury, le professeur Adhémar Mailhot (que Gagnon transforme en Jean-Marie Mireault), fit obstruction. Gagnon affabule sur cette opposition de Mailhot, donne à cet événement une suite mêlant réalité et fiction. Le roman historique emprunte dès lors au genre policier, et se clôt sur une hypothèse qui, tout excitante soit-elle, demeure à ce jour purement imaginaire : Marie-Victorin, officiellement disparu dans un accident de voiture survenu en juillet 1945 sur la route le ramenant de Black Lake, aurait été assassiné.

C'est parfois un peu poussif et les dialogues ne sonnent pas toujours juste (*Le quatrième roi mage* avait le même défaut, en pire). Mais l'histoire est assez bien structurée et cette plongée dans le monde universitaire des années trente et quarante, qui souligne au passage les entraves à la recherche scientifique et au développement de l'Université de Montréal (qu'on a même songé à fermer; nos politiciens pourraient peut-être prendre note), s'avère, ma foi, fort intéressante.

Être et avoir été

Le titre du sixième roman de Nicole Houde — *Les oiseaux de Saint-John Perse* — est de prime abord joli et mystérieux. Mais sans rapport immédiat avec ce dont il est ici question.

Maurice et Estelle, mariés depuis près d'un demi-siècle, vivent encore chez eux, seuls, malgré leur grand âge, mais le CLSC les obligera bientôt à déménager dans un «manoir» pour personnes âgées. En attendant, Josée, une auxiliaire familiale, est dépêchée par le CLSC pour effectuer certaines tâches quotidiennes, les soutenir et peut-être les convaincre. Pendant qu'elle apprend à les connaître, Josée, qui est aussi la narratrice de cette histoire où triomphent les bons sentiments, s'adresse à son père «[m]ort confus, mort de boisson» il y a vingt-cinq ans.

Elle n'est pas seule à se promener dans le passé. Maurice et Estelle se rappellent leurs belles années : ils voyageaient, côtoyaient des célébrités, voire des têtes couronnées... Le passé glorieux ressurgit pour venir à la rescousse du présent qui l'est beaucoup moins.

Les oiseaux de Saint-John Perse propose une réflexion sur la vieillesse, sur les personnes âgées victimes d'incompréhension — qui serait, semble suggérer l'auteure, la première source de discrimination —, sur la mort enfin. Car on conçoit aisément que les deux vieillards, eux-mêmes si proches de la mort, forceront la narratrice à reconsidérer celle de son père, à accepter cette perte brutale. Mais encore ? Nous avons affaire ici à un récit très (trop ?) intimiste qui

sollicite la sensibilité, et dont on pourrait dire, au bout du compte, qu'il veut faire «cheminer» le lecteur.

Je est un autre

«Mon problème, Marc, c'est mon visage», dit un jour Antoine Rivière à son meilleur ami. Ce dernier n'y comprend rien : Antoine est beau comme un dieu. Mais ce visage, justement, notre dieu grec ne le reconnaît pas comme sien. Marc Léger, qui est aussi le narrateur de ce roman de Micheline La France, mettra quinze années à comprendre pourquoi.

L'histoire d'Antoine Rivière, criminaliste réputé et plaideur hors pair, nous est livrée par bribes. L'auteure croit ainsi tenir le lecteur en haleine. Peine perdue : on devine rapidement le fin mot de cette anecdote convenue et cousue de fil blanc. Ne l'a-t-on pas déjà lue dans une multitude d'autres récits ? Jeune homme, Antoine a été défiguré au cours d'un incendie; suit un long coma, durant lequel le papa chirurgien s'emploie à refaire son visage. Au réveil, notre héros ne se souvient de rien, ne reconnaît personne, mais a confusément l'impression d'être quelqu'un d'autre. Et de toute façon cette amnésie le confronte à un grave problème existentiel : sur quelles bases peut-on espérer construire son avenir quand on ne maîtrise pas son passé?

La métaphore ne saurait être plus transparente. Avec ce roman, «nous faisons l'apprentissage de l'identité dans le Québec contemporain», précise l'éditeur. Pourquoi être aussi modeste ? Il vaudrait mieux dire sans ambages que *Le visage d'Antoine Rivière*, avec ses allusions à Félix (Leclerc) et le sempiternel voyage à Paris (où se retrouveront par hasard Marc et Antoine qui séjourneront à l'hôtel «Racine»), parle de l'identité du Québec. Dévoré par un sentiment de culpabilité, le héros d'avant l'incendie du bar le Blue Bird (l'oiseau bleu !) ne voulait plus vivre; après quinze années de léthargie, le faux Antoine d'aujourd'hui (faux parce qu'il vit, bien qu'il n'en soit pas responsable, sous l'identité d'un autre), qui renoue avec certaines parties de son passé, est rattrapé par son désir de mort. Heureusement qu'il reste un fils. S'émancipera, s'émancipera pas ?

Qu'il s'agisse là d'un autre «roman sur le pays» ne fait aucun doute (il serait même exagéré de parler de second niveau de lecture tant cette interprétation s'impose). Ce qui n'est pas forcément un défaut en soi. Sauf que l'anecdote comme telle, de bout en bout prévisible, est fondamentalement inintéressante. *Le visage d'Antoine Rivière* ne mérite qu'un sort : l'oubli.



Nicole Houde



Micheline La France